

Le Chef des Brigands *

DEUXIEME PARTIE

LE FULMINANTE

I

SOUS TERRE

Tout ce que venait de dire l'habile agent était vrai.

Lenoël, voyant qu'on cherchait à le noyer, eut l'heureuse inspiration de songer à l'égout ; il dit rapidement à Armand :

— Sauvons-nous par l'égout. Plongez et suivez-moi.

Le jeune homme avait obéi, mais Fernande avait failli ne jamais revenir à la vie après ces immersions prolongées.

Une fois en sûreté Armand et Lenoël l'avaient frictionnée et lui avaient insufflé de l'air dans les poumons ; elle avait respiré, retrouvé ses forces et avait marché, soutenue par son fiancé. Armand et Lenoël, se voyant à l'abri pour le moment, avaient tenu conseil. Comme l'avait si bien compris Ravelet, M. Lenoël avait eu une idée fort naturelle ; il en avait fait part à Armand.

— Voilà ces misérables, avait-il dit, convaincus que nous sommes morts. Disparaissons donc. Nous tâcherons de gagner l'étranger.

— L'Italie ! avait dit Fernande.

— L'Italie, soit ! Nous y attendrons le dénouement de ce drame et nous viendrons un beau matin, comme le spectre de Banquo, nous dresser devant la comtess.

— Voilà un bon plan, dit Armand.

Puis il avait proposé d'attendre la nuit pour sortir de l'égout ; mais la faim se fit entendre. Armand calcula qu'il se trouvait dans le parc, sous le boulevard Eugène, peu fréquenté et qu'il y avait une chance de sortir sans être vu ; il leva le couvercle de fer du regard d'égout et il se hasarda dehors et engagea Lenoël et Fernande à monter ; puis il leur montra un terrain clos, mais non habité et couvert de taillis épais comme il s'en trouve encore dans ce quartier : il les passa par-dessus la grille et se hissa derrière eux. Ils se cachèrent. Fernande ne faisait aucune protestation, elle était terrifiée par le péril couru.

Armand dit alors à M. Lenoël :

— En peu de temps nos vêtements seront secs en les étalant au soleil. "Tâchons de les approprier un peu et de nettoyer nos souliers. Vous n'êtes pas aussi connu que moi ; vous êtes moins remarquable comme taille. Vous irez à Levallois et vous y achèterez du pain, de la charcuterie et du vin. Vous vous procurerez aussi des vêtements d'ouvriers pour vous et moi. Fernande se déguisera en ouvrière et nous quitterons la France ainsi.

— Et de l'argent ! dit Lenoël ?

— Nous avons, pour le moment, nos portemonnaie, dit Armand. Ce soir, j'escaladerai les murs de la maison et les chiens, me flairant, n'aboieront pas. Je m'emparerai des valeurs qui sont où vous savez et qui composent notre fortune.

* La première partie de cet ouvrage est intitulée : *Le Vampire*, et on peut se procurer le volume en adressant 10 cents en argent ou en timbres-poste à la Société des Publications Françaises, 32, rue St-Gabriel, Montréal.

M. Lenoël ne vit pas d'objection à faire, seulement il murmura :

— Qui eût jamais songé que j'aurais des aventures aussi compliquées. Je nage en plein roman !

Et, mû par l'amour des choses terre à terre, revenant sur son idée, il reprit ;

— Si nous rentrions tout bêtement chez nous ; cette fuite que nous allons exécuter me paraît invraisemblable et chimérique. C'est du roman.

Fernande se récria :

— Oh ! partons ! dit-elle. A Paris j'ai peur...

— Gagnons donc l'Italie, dit Armand. M. Lenoël, je vous en prie, voilà vos chaussures dans un état présentable, votre pantalon et paletot sont secs : allez à Levallois.

— Je cours et je reviens ! dit le bonhomme.

Mais il fit ces réflexions :

— Quand vous allez me faire passer par-dessus la grille, si un agent de police me surprenait, je serais bien humilié d'être pris pour un voleur. Moi, Lenoël, me cacher comme un scélérat, alors que je suis persécuté par des assassins !

— C'est inouï !

— C'est à maudire la société.

— C'est...

— M. Lenoël, le jour où nous verrons couper le cou au baron Jallisch, vous ne direz pas ça ; partez et revenez vite, j'ai faim.

— Et dire que nous avons un si bon déjeuner dans le panier aux provisions. Il est au fond de l'eau !

— Bien heureux de ne pas y être avec lui.

Et Armand cueillit M. Lenoël, le hissa sur la grille et l'aïda à redescendre en le soutenant.

— Quand vous reviendrez, lui dit-il, vous vous assurerez qu'il n'y a pas de sergents de ville dans l'avenue et alors vous me donnerez le signal... Vous crierez pi iiiiii !

Nous voilà réduits à employer des cris de reconnaissance comme les brigands ! Quelle situation !

Et, en levant les bras au ciel, M. Lenoël n'était pas aussi désolé qu'il le paraissait ; il trouvait un Apre bonheur à se trouver acteur dans ce drame. Il le dit plus tard :

— Certains gens vont à l'Ambigu voir jouer des assassins ; l'Ambigu était entré dans ma vie et j'étais l'assassiné :

Ce bon bourgeois, sans énergie, n'était pas fâché de tâter des aventures. Le voyage en Italie, la mer surtout la mer qu'il n'avait jamais vue, exerçait une fascination sur lui ; il n'était pas fâché de faire les grands bras et de se poser en victime ; mais il se voyait en route pour Naples. Il savourait d'avance les jouissances qu'il se promettait ; il avait surtout des espérances de pêche fantastiques.

Il fit des achats avec adresse, parvint à ses fins et se procura très habilement ce qu'il lui fallait. Il n'oublia ni une paire de ciseaux, ni un dé, ni du fil et des aiguilles ; il revint très chargé.

Avec un soin minutieux, il s'assura que le boulevard était désert, puis, non sans une certaine émotion, il lança ce qu'il appelait le signal de la bande :

— Pi iiiiii !

Armand parut. Il prit les paquets d'abord, puis il fit passer l'homme par-dessus la grille ; il transporta vêtements et provisions dans le fond du terrain. Là, en sûreté et bien cachés, on pouvait causer ; M. Lenoël s'aperçut que Fernande semblait toute attristée et préoccupée.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il. Tout va bien pourtant. D'ici à ce soir, nous ne bougeons pas ; donc pas de danger. Cette nuit nous trouverons bien à coucher près du chemin de fer. Demain départ.

Fernande soupira.

— Qu'a-t-elle ? demanda M. Lenoël à Armand. Le savez-vous ?